

Les mystifications littéraires, l'écrivain et son double

TOUS LES HOMMES ont leur histoire, mais les écrivains en ont deux. Pour celui ou celle qui se voue un jour à l'écriture, la vie s'égaie et se complique à la fois. Ils deviennent doubles. Symptôme de ce trouble identitaire, certains changent de nom. L'histoire de la littérature est pleine de ces supercheries bénignes : avoir fait œuvre sous pseudonyme. Les raisons qui poussent un auteur à se forger un masque, à s'inventer un nom de plume pour devenir à la fois metteur en scène et acteur du théâtre littéraire, sont variées. Elles appartiennent au mystère des motivations et des processus créatifs.

Pour mieux jouer d'être démiurge, pour mieux conjurer sa détresse, l'écrivain se débarrasse ainsi d'un patronyme qui s'apparente à une étiquette ou à une hantise ; comme l'explique Nicole Lapierre dans *Changer de nom* (Stock), il abdique un état civil, une hérédité qui lui pèsent ; se proclame autre que ce à quoi mère, père, société ont cru vouloir le prédestiner.

LES « MOTS MALSÉANTS »

Un jour, Jean-Baptiste Poquelin et Molière ont décidé de vivre tranquillement chacun de leur côté. Ce fut aussi le cas d'Aurore Dupin et de George Sand, cette dernière biffant au passage son nom de femme mariée (baronne Dudevant) pour prendre, en l'abrégant, le patronyme de son amant Jules Sandeau. De Frédéric-Louis Sauser et de Blaise Cendrars, d'Emile Chartier et d'Alain, d'Alexis Saint-Léger et de Saint-John Perse... Henri Beyle choisit Stendhal pour signer ses œuvres après avoir usé de multiples déguisements (« *Je porterais un masque avec plaisir ; je changerais de nom avec délices* », écrit-il dans ses *Souvenirs d'égotisme*). Louis Poirier

confie à Julien Gracq le soin d'affronter spéculations et commérages qui guettent toutes proies du public. Ainsi se déroulent, selon un rituel plus ou moins tacite, les jeux d'hétéronymie dont Pessoa fut le maître, lui qui, farceur et névrosé, multiplia les masques pour tenter d'« être grand sans être rien », de n'être personne, ou étranger à lui-même.

L'hétéronymie ne constitue pas un délit. Elle encourage tout au plus des mystifications plus ou moins légitimes, dont l'érudite Joseph-Marie Quérard dressa l'inventaire en sept tomes à la fin du siècle dernier, et qui n'ont cessé depuis de se perpétuer. Inoffensives : les pudeurs de Saint-Beuve diffusant des fragments d'autobiographie signés Joseph Delorme, d'André Gide publiant son journal intime sous le nom d'André Walter. Révélation ludique : apprendre que Prosper Mérimée inventa le Théâtre de la présumée comédienne espagnole Clara Gazul, que le cynique A. O. Barnabooth, qui déclarait écrire « *toujours avec un masque sur le visage* », n'était autre que Valéry Larbaud. Facéties : la virtuosité de Raymond Queneau, expert en jeux de miroirs, à confier à Sally Mara le soin d'utiliser des « *mots malséants* », et celle de Boris Vian à se risquer au roman pimenté de sexualité en se faisant passer pour Vernon Sullivan.

Il est des mystifications cruelles, d'aucuns diront salubres : celles qui démasquent les vaniteux. Voltaire (lui-même François-Marie Arouet) se laissa duper par un juriste breton, Paul Desforges-Maillart, qui lui adressa sous le nom de M^{lle} de Malcrais de la Vigne une ode laborieuse. André Breton se laissa subjugué par un philosophe allemand nommé Ludwig Schorr, fruit de l'imagination de Jean Dutourd. Revanche, pour Doris Lessing publiant sous

l'identité de Jane Somers deux manuscrits que son éditeur lui avait précédemment refusés sous sa signature véritable.

LA MEILLEURE PART

Le cas d'Emile Ajar, enfin, est dans toutes les mémoires : il fut vécu comme une imposture. Et il fascine encore, à en juger par la confession de Bernard-Henri Lévy dans son nouveau livre *Comédie* (Grasset) : éternelle tentation, pour celui qui ne supporte plus la caricature médiatique qu'il est devenu, de disparaître, d'orchestrer ce qui lui apparaît comme le seul suicide garant de résurrection, le pseudo. Et que dire du « coup » d'Akakia-Viala et Nicolas Bataille publiant en 1949 *La Chasse spirituelle* comme un inédit d'Arthur Rimbaud, avec l'imprimerie de Pascal Pia (complice ou victime ?) ?

C'est qu'à la pulsion de l'écrivain à se dédoubler, les éditeurs accolent parfois des stratégies de bateleurs. Le flonflon médiatique qui accompagne l'édition des exercices littéraires de Chimo (Plon), qui aurait fait parvenir son manuscrit par un avocat, sous la forme de « *deux cahiers Clairefontaine rouges au papier quadrillé* », écrits au stylo bille, à la ponctuation incertaine, risque de tourner court : prétexte à jeu de devinette pour salons incrédules, le mystère Chimo ferait bien d'être levé s'il veut engendrer encore quelque intérêt. Paul Smail, auteur d'un premier roman « remarqué », *Vivre me tue* (Balland), serait un Franco-Marocain résidant à Casablanca et désireux de rester anonyme afin d'« être jugé uniquement sur ce que j'écris » : son éditeur a cru bon d'accompagner ce texte révélateur d'un trouble identitaire par un avis, alerte au suspense. Quant à Christophe Donner, il a déjà avoué être Hélène

Laurens, le faux auteur du *Voile, le visage, l'âme* (Fayard), l'histoire d'une femme attirant la répulsion qui s'identifie à une autre paria, une femme violée et enterrée vivante pour laver le déshonneur de sa famille, où l'on peut lire qu'il « *arrive parfois qu'un livre change notre vie* » et que « *l'identification, c'est le point d'horizon* ». Chacun jugera à sa façon ces textes apocryphes, et chacun appréciera en temps utile le bien-fondé de ces parties de cache-cache.

En s'étant d'ores et déjà dévoilé, Christophe Donner semble à nos yeux avoir choisi la meilleure part. Car après avoir joui des effets créatifs de son entreprise, il en goûte le suc véritable. La mystification littéraire lasse à se perpétuer sans enjeu véritable. Lorsqu'elle confirme une cohérence dans la quête d'un écrivain aux prises avec sa propre énigme, sa révélation ne lui fait rien perdre de ses charmes.

Jean-Luc Douin